

DEUCALION

CAHIERS DE PHILOSOPHIE

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE JEAN WAHL

DEUCALION

CAHIERS DE PHILOSOPHIE

DIRECTEUR : JEAN WAHL

«DEUCALION» PARAIT TROIS FOIS L'AN

LE NUMERO : 250 Fr.

Abonnement (un an) :

France et Union française : 700 Fr.

Etranger : 900 Fr.

Tous les fonds doivent être versés
au C.C.P. 49-60-21 Paris

ÉDITIONS DE LA REVUE FONTAINE

40, Rue des Mathurins (Anjou 45-14)

PARIS

1

Romanischer S
der Universität M
BIBLIOTHEK

EDITIONS
DE LA REVUE FONTAINE

1946

METACRITIQUE DU PURISME
DE LA RAISON PURE

par

JOHANN GEORG HAMANN

TEXTE PRÉSENTÉ ET TRADUIT

par

PIERRE KLOSSOWSKI

HEGEL écrit dans sa longue étude sur Hamann, à propos de la Métacritique du purisme de la raison pure : « On a depuis longtemps fait état de cet essai (Rink, dans ses contributions à l'histoire de l'invasion métacritique, 1800) pour y faire reconnaître la source où Herder avait puisé sa propre Métacritique, publiée naguère avec beaucoup de prétention, accueillie avec autant de déconsidération justement méritée, et qui, tombée depuis dans l'oubli, n'a de commun avec la spirituelle digression de Hamann que le titre. Hamann se situe au centre du problème de la raison et en démontre la solution ; mais il la conçoit sous la forme du langage... » Suit une paraphrase presque textuelle de cet essai que Hegel qualifie de « grandioses autant que fort baroques expectorations de son aversion foncière pour l'abstraction comme pour la confusion des termes antinomiques et pour ce qu'elle produit... » Puis il a recours à une lettre de Hamann à Herder (œuvres VI, p. 183), à titre de supplément d'information : « ...Après avoir dit, commente Hegel, que tout le transcendantal bavardage de la raison Kantienne lui paraît n'aboutir qu'à un pédant verbiage de cuistre et que rien ne serait plus facile que le saut d'un extrême à l'autre, il exprime le désir de se procurer le de Uno de Giordano Bruno où serait expliqué ce principium coïncidentia auquel lui-même médite depuis des années sans arriver ni à l'oublier ni à le comprendre ; ce principe de coïncidence lui semblerait toujours l'unique raison suffisante de toutes les contradictions et le véritable procès de leur liquidation et de leur arbitrage, propre à mettre un terme à tous les litiges de la saine raison comme de la pure déraison. On voit que l'idée de coïncidence qui constitue la base de la philosophie et que nous avons montré en étroit rapport (chez Hamann) avec sa théologie comme avec son propre caractère et qu'il devait lui-même expliciter analogiquement par l'exemple du langage, est présente à l'esprit de Hamann d'une manière tout à fait constante ; mais que s'il n'a tenu qu'un « poing serré », il laisse au lecteur le soin de « le déplier en une main ouverte », c'est-à-dire d'en tirer ce qui seul serait utile à la science. Hamann, pour sa part, ne s'est point donné la peine que Dieu en un sens supérieur s'est donné lui-même pour développer le noyau compact de la vérité qu'il est Lui-même (d'anciens philosophes disaient de Dieu qu'il est une sphère) en un système de la nature dans la réalité, en un système de l'Etat, de la légalité et de la moralité, en un système de l'histoire universelle, en une main ouverte aux doigts tendus pour saisir l'esprit de l'homme

et l'attirer à lui, esprit qui lui-même n'est pas qu'une simple, abstruse intelligence, un lourd et concentré brassage en soi-même, ni non plus le pur et simple fait de sentir et d'user (*practiciren*), mais un système développé d'organisation intelligente dont le sommet formel est la pensée, c'est-à-dire selon sa nature la faculté même de survoler d'abord le développement divin ou plutôt la faculté d'y pénétrer pour réfléchir ensuite le développement divin ; peine ou effort qui représente la destination de l'Esprit pensant en soi et le devoir manifeste de celui-ci depuis que Lui-même s'est dégagé de sa forme de sphère concentrée et s'est fait le Dieu révélé, — ce Dieu qu'il est, cela et rien d'autre et par quoi aussi, et par quoi exclusivement, il a révélé le rapport de la nature et de l'esprit.

Il ressort beaucoup plus des jugements de Hamann (cités plus haut) sur la critique Kantienne et les plus diverses expressions de ses écrits comme aussi de tout ce qui constitue sa particularité, que le besoin de la science en général demeurerait étranger à son esprit, le besoin de prendre conscience du contenu dans la pensée, de le laisser se développer et par là se confirmer dans cette dernière, comme aussi de laisser se satisfaire la pensée. La *Aufklärung* que combat Hamann, cet effort de faire valoir la pensée et sa liberté dans tous les domaines de l'esprit, il la méconnaît absolument comme aussi la liberté, il est vrai d'abord seulement formelle, de la pensée, pratiquée par Kant, et encore que les structures auxquelles Kant porta cette pensée ne pussent légitimement lui suffire, il tonne à tort et à travers contre la pensée et la raison qui seules peuvent être le véritable moyen de ce développement conscient de la vérité et de la croissance de celle-ci en un arbre de Diane. « (Hegel, über Hamann's Schriften in Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik, 1828, Sämliche Werke xx, Stuttgart, 1930).

Comme plus tard Kierkegaard s'opposera à Hegel, Hamann s'oppose à Kant après avoir attendu de lui qu'il liquide la philosophie des lumières et le rationalisme Wolffien. Sympathique à Hume (dont le scepticisme paraît ne pas empiéter sur le domaine de la Révélation après avoir mis en cause l'entendement, et qui semble même, aux yeux de Hamann, postuler la Révélation), Hamann s'insurge contre la trahison du « Hume prussien » qui, au lieu de laisser parler la Révélation, en usurpe la place pour jeter les fondements d'une nouvelle métaphysique. Les commentateurs areligieux de Hamann qui se sont surtout attachés à sa personnalité, à son génie littéraire comme à l'un des précurseurs du romantisme allemand, ont voulu démontrer que Hamann n'avait rien compris et ne pouvait rien comprendre à l'entreprise Kantienne. Du même coup ils ont donné de Hamann un portrait tronqué par leur propre areligiosité, en escamotant ou en sous-estimant le croyant. Hamann est un croyant avant tout et du point de vue du dogme chrétien, il a au contraire fort bien compris à quoi Kant devait aboutir. L'idéalisme ne pouvait être qu'un succédané dangereux du christianisme réduit à son expression éthique.

Le Mystère de l'Incarnation est la clé de voûte de la pensée de Hamann : qu'il ait manifesté plus de sympathie pour l'empirisme anglais que pour le transcendentalisme de Koenigsberg, ce n'est là qu'une attitude de stratège dans la lutte philosophique et religieuse de la fin du XVIII^e siècle. Pas plus sensualiste qu'idéaliste, il est simplement chrétien. Or en tant que chrétien il croit et il affirme d'abord la création du monde par la Parole et ensuite l'incarnation de la parole incréée dans la créature.

Qu'est-ce que le monde créé pour Hamann ? C'est la forme du langage divin. Mais ce langage divin s'adresse à des êtres créés également par la Parole de Dieu et que la Parole a placés dans le monde créé par elle. Ces êtres sont créés de telle sorte qu'ils puissent entendre le langage divin qui s'adresse à eux dans et par les choses créées. Les hommes sont donc des êtres créés qui d'abord entendent. Mais s'ils peuvent entendre, ils ont été aussi créés de telle sorte qu'ils puissent répondre à cette parole qui s'adresse à eux à travers les créatures. Or, pour répondre il leur a été donné aussi de déchiffrer le langage divin caché dans les choses. Car les choses sont comme des caractères. Les hommes ont appris à les nommer ; et ainsi ils ont trouvé le moyen à la fois de répondre à ce que leur disait la Parole et de s'entendre entre eux. Ici il y avait un danger et une chance : un échange entre la Parole créatrice et la parole créée ou au contraire une séparation de la parole créée d'avec la Parole créatrice, à partir du moment où le monde créé cessant de servir de chiffre au message divin commencerait à prendre une signification pour lui-même en même temps que les noms et les mots, ne recevant plus leur vie de la source originelle, mèneraient une existence pour eux-mêmes. Au lieu de manger de l'arbre de vie, nous avons comme nos premiers parents mangé de l'arbre de la connaissance, espérant déceler le secret du monde en soi pour le dominer : de là sont issus ces systèmes babéliens que la parole insurgée dresse contre le Ciel de la Parole de Dieu.

Mais dans ce monde créé par la parole divine et aliéné par la parole humaine, si bien que l'unité primitive, la communication des idiomes divins et humains, de l'esprit et de la chair, de l'âme et des sens a été rompu, la Parole après avoir parlé dans les choses et par la bouche des prophètes a revêtu la chair et le sang des enfants des hommes, a appris leur langage pour constituer, par sa mort, l'unité nouvelle de l'existence détruite par une raison adultère et perverse. Tout n'est que parole pour Hamann ; sans la parole, point de Révélation ni de raison. La parole est la raison même. Mais la raison qui prétend être avant la parole du commencement, n'est qu'imposture. Car la raison est issue du contact de la sensibilité avec le monde originel, elle doit toujours procéder à nouveau de ce contact qui n'est autre que réceptivité, qu'audition de la Parole du commencement. Ainsi Hamann peut dire : Révélation et expérience sont une même chose.

Pierre Klossowski.

METACRITIQUE DU PURISME DE LA RAISON PURE

« **U**N grand philosophe a prétendu que les idées générales et abstraites ne sont rien que des idées particulières, mais liées à un certain terme qui donne plus d'ampleur et d'extension à leur signification et qui les évoque chaque fois qu'il se rapporte à un objet particulier. »

Cette affirmation de l'éléatique, mystique et enthousiaste évêque de Cloyne, George Bekerley, Hume la considère comme l'une des plus grandes et des plus inestimables découvertes qui aient été encore faites dans la république des savants. Il nous semble d'abord que le nouveau scepticisme doit infiniment plus au vieil idéalisme que ne le laisse entendre cette incidence et que sans Berkeley, Hume fût difficilement devenu le grand philosophe pour lequel le tient la Critique, mue par la reconnaissance de cette même dette. Quant à « l'importante découverte » ; sans qu'une perspicacité particulièrement profonde soit nécessaire pour cela, elle se trouve de toute évidence dans le simple usage du langage tel que l'ont développé la perception et l'observation la plus vulgaire du sens commun.

Au nombre des *mystères celés* dont la tâche, sans parler de leur solution, n'aurait encore touché le cœur d'aucun philosophe, figure la possibilité de connaître humainement des objets de l'expérience, sans et avant même toute expérience d'un objet. Sur cette double im-possibilité et sur la considérable différence des jugements analytiques et synthétiques se fondent la matière et la forme d'une doctrine d'éléments et de méthodes ; car indépendamment de l'essentielle distinction de la raison en tant qu'objet ou source de

connaissance ou mode de connaissance, il est encore une distinction plus générale, plus aiguë et plus pure en vertu de laquelle la raison est à la base de tous les objets, de toutes les sources et de tous les modes de la connaissance, sans appartenir à aucune de ces trois catégories et par conséquent n'a besoin ni d'une notion empirique ou esthétique, ni d'une notion logique ou discursive, mais consiste simplement en des conditions subjectives par quoi *tout, quelque chose, rien* conçu comme objet, source ou mode de la connaissance, et *donné* comme un infini maximum ou un minimum à l'intuition immédiate, peut aussi éventuellement être saisi (genommen).

La première épuration de la philosophie consistait en fait dans la tentative, en partie mal comprise, en partie manquée, de rendre la raison indépendante de toute tradition et de toute foi en la tradition. La seconde épuration, encore plus transcendante que la première, ne vise à rien de moins qu'à l'indépendance par rapport à l'expérience elle-même et à son induction quotidienne. Car après que la raison eût cherché durant plus de 2.000 ans on ne sait trop quoi *au delà* de l'expérience, voici que non seulement elle n'hésite pas dans la carrière progressive de ses précurseurs, mais encore elle promet avec autant d'audace et d'impudence à ses impatients contemporains apparentés, et cela dans le plus bref délai, cette universelle et infaillible *pietre philosophale* nécessaire au catholicisme et au despotisme à laquelle la *religion devra soumettre sa sainteté, la législation sa majesté*, cela tout particulièrement au déclin d'un siècle *critique* où le double empirisme frappé de cécité, laisse apparaître de jour en jour plus suspect et ridicule son propre dénuement du point de vue de l'épuration kantienne (1).

Or il reste encore une troisième épuration à faire, épuration suprême et pour ainsi dire empirique : celle du langage, l'unique et dernier organe et critère de la raison, sans autre créditif que la tradition et l'usage. Or il nous arrive devant cette idole ce qui était arrivé à cet ancien sage devant l'*idéal* de la raison. Plus on y réfléchit, plus on se tait et se recueille et l'on perd toute envie de parler. « Malheur aux tyrans lorsque Dieu s'occupera d'eux.

(1) Harmann ironise parce qu'il s'en tient, lui, à l'empirisme.

Pourquoi demandent-ils après Lui ? *Mene, mene, tekel* aux sophistes ! Leur obole sera trouvée trop légère et leur comptoir sera brisé ! »

Réceptivité du langage et spontanéité des notions ! C'est dans cette double source de l'équivoque que la raison pure puise tous les éléments de son caractère revendicateur, sa tendance au doute et son arbitrage esthétique, qu'elle engendre, par une analyse aussi arbitraire que sa synthèse de la levure trois fois vieillie de nouveaux phénomènes et de nouveaux météores sur son mouvant horizon, qu'elle crée des signes et fait des miracles au moyen de cet omniproducteur-et-destructeur qu'est le bâton magique et mercurial de sa bouche ou bien au moyen de la plume d'oie fendue, serrée entre les trois doigts de scribe syllogistique de son poing herculéen.

Rien qu'à ce nom de : *métaphysique* apparaît cette lésion originelle et cette lèpre de l'équivoque que l'on n'arriverait pas à guérir ni à élucider si l'on s'avisait même de remonter à son lieu d'origine situé dans la fortuite synthèse d'une *préposition* grecque. Mais en admettant même que dans la topique transcendante la distinction entre *en deçà* et *au delà* importerait encore moins que *l'hysterion proteron* dans un *a priori* et un *a posteriori*, il n'en reste pas moins que la marque de naissance du nom s'étend du front jusqu'aux entrailles de toute la science et que sa terminologie se comporte à l'égard de tout autre langage artisanal et technique, du langage des forestiers, des mineurs et des écoles comme le mercure à l'égard des autres métaux.

Il est vrai qu'à considérer maints jugements *analytiques* on pourrait conclure à une haine *gnostique* pour la matière et à un amour *mystique* pour la forme ; cependant la synthèse du prédicat avec le sujet, en quoi consiste en même temps l'objet propre de la raison pure ne dispose comme moyen terme (*Mittelbegriff*) de rien autre que d'une vieille et froide prédilection pour les mathématiques, dont la certitude apodictique se base principalement pour ainsi dire sur une définition kyriologique de la perception sensible la plus simple et tout d'abord sur la facilité avec laquelle

elles prouvent et représentent leur synthèse et la possibilité de celle-ci au moyen de constructions visibles ou de formules et d'équations symboliques par la sensibilité desquelles tout *malentendu* se voit exclu.

Mais alors que la géométrie détermine et figure même l'actualité de ses notions de points indivisibles, de lignes et de surfaces, suivant des dimensions divisées d'une manière idéale, par des signes et des images ; la métaphysique, elle, abuse de tous les mots et de toutes les figures rhétoriques de notre connaissance empirique pour en faire toutes sortes de hiéroglyphes et de types de relations idéales et transforme au moyen de ce savant grabuge l'honnêteté du langage en quelque chose de si insensé, de si inconstant, de si indéfinissable, un quelque chose = x , qu'il n'en demeure en fin de compte rien qu'un jeu d'ombres magiques, tout au plus, comme dit le sage Helvetius, le talisman ou rosaire d'une superstition transcendante vouée à des *entia rationis*. Enfin il va sans dire que si les mathématiques peuvent prétendre à un privilège de noblesse en vertu de leur universelle et nécessaire garantie, cette prétention ferait tomber la raison humaine au-dessous de l'infaillible instinct des insectes.

Reste encore une question capitale : *Comment la faculté de penser est-elle possible ?* La faculté de penser à droite, à gauche, avant et sans, avec et par delà l'expérience ? Guère n'est besoin de déductions pour prouver la primauté généalogique du langage sur les sept fonctions sacrées de propositions et de conclusions logiques ni pour établir son héraldique. Non seulement la faculté tout entière de penser repose sur le langage, conformément aux prédictions et aux miracles de Samuel Heinecke, si riches en mérites ; mais le langage est aussi le foyer des malentendus de la raison par rapport à elle-même, en partie à cause de la fréquente coïncidence de la notion la plus grande avec la plus petite, de leur vide et de leur plénitude dans les propositions idéales, en partie à cause de l'infini du discours avant les péroraçons, etc.

Les sons et les lettres ne sont donc que de pures formes *a priori*, dans lesquelles on ne rencontre rien de ce qui appartient

à l'expérience sensible ou à la notion d'un objet ; ce sont là les véritables éléments esthétiques de toute connaissance et de toute raison humaine. Le plus ancien langage était la musique et comme le rythme sensible des pulsations et de la respiration nasale, la vivante image originelle de toute *mesure du temps* et de toute proportion numérale.

La plus antique écriture étaient la peinture et le dessin qui dès le début avaient pour objet *l'économie de l'espace*, de sa délimitation et de sa détermination par des figures. C'est pourquoi sous l'influence surabondamment persistante des deux plus nobles sens, de la vue et de l'ouïe, les notions de temps et d'espace se sont rendues dans toute la sphère de l'entendement aussi universelles et aussi nécessaires que le sont la lumière et l'air pour l'œil, l'oreille et la voix, tant et si bien que l'espace et le temps quand ils ne seraient pas des *ideae innatae*, paraissent être tout au moins les *matrices* de toutes les connaissances intuitives.

Or si la sensibilité et l'entendement procèdent tels deux troncs de la connaissance humaine d'une seule racine commune, si bien que les objets sont donnés par la première et pensés par le second ; à quoi bon désormais une séparation si brutale, si arbitraire, si obstinée de ce que la nature a réuni ! Les deux troncs ne perdront-ils pas leurs racines et ne vont-ils pas dépérir du fait de cette dichotomie ? Un tronc unique ne conviendrait-il pas bien mieux en tant qu'image de notre connaissance poussant deux racines, l'une vers le ciel, l'autre dans la terre ? La première livrée à notre sensibilité ; l'autre au contraire invisible doit être pensée par notre entendement, ce qui coïnciderait davantage avec la priorité du pensé et la postériorité du *donné* ou du *saisi*, comme aussi avec l'inversion que prédilectionne la raison pure dans ses théories.

Il est peut-être encore quelque *arbre chimique* de Diane propre non seulement à la connaissance de la sensibilité et de l'entendement, mais aussi à l'élucidation et à l'élargissement des deux domaines respectifs ainsi que de leurs limites, domaines qu'une raison baptisée pure *per antiphrasin* et que sa métaphysique, toute en flagorneries pour l'indifférentisme régnant (cette vieille mère du chaos et de la nuit dans toutes les sciences des

mœurs de la religion et de la législation !), ont obscurcis, bouleversés et rasés à tel point qu'il faut attendre que de l'*aurore* de la *Aufklärung* et de la récréation annoncée et prochaine, renaisse la rosée d'un pur langage naturel.

Sans pourtant attendre la visite d'un nouveau Lucifer se levant dans les hauteurs, ni profaner le figuier de la *grande déesse Diane*, il suffit de constater que *la vipère nourrie dans le sein* du langage vulgaire (*die Schlechte Busenschlange der gemeinen Volkessprache*) nous donne la plus belle image de l'union hypostatique des natures de la sensibilité et de l'entendement, la communication des idiomes de leurs forces, les mystères synthétiques de deux figures correspondantes et contradictoires *a priori* et *a posteriori*, y compris la transubstantiation des conditions subjectives et des subsomptions en prédicat et en attribut subjectif par la *copule* d'un mot fort ou d'une cheville pour abrégier l'ennui du temps long (*der langen Weile*) et remplir le vide par des galimatias périodiques *per Thesin et Antithesin*.

Ah ! si je disposais de l'action d'un Démosthène et de sa triple énergie rhétorique ou de la mimique encore à venir, sans recourir pour cela au panégyrique grelot de la langue d'un Engel ! alors je pourrais faire ouvrir les yeux au lecteur afin qu'il vît monter les armées d'images à la forteresse du pur entendement et des armées de concepts descendre dans le profond abîme de la sensibilité la plus tangible sur une échelle à laquelle ne saurait rêver aucun dormeur et la danse de ces mahanaïm ou de ces deux armées de la raison — la chronique mystérieuse et scandaleuse de leurs concubinages et de leurs viols — la théogonie de toutes les formes titanesques et héroïques de la Sulamite et de la muse, dans la mythologie de la lumière et des ténèbres — jusqu'au jeu des formes d'une antique Baübo avec elle-même — *inaudita specie solaminis*, comme dit saint Arnobius — et d'une nouvelle vierge immaculée — qui pourtant ne saurait être la mère de Dieu pour laquelle la tenait saint Anselme.

Les mots ont donc un pouvoir *esthétique* et *logique*. En tant qu'objets visibles et auditifs, ils appartiennent avec leurs éléments à la sensibilité et à l'intuition, mais selon l'esprit de leur *insti-*

tution et de leur *signification*, à l'entendement et au concept. Par conséquent, les mots sont autant de pures et empiriques images que de pures et empiriques notions : *empiriques* parce que les sens de la vue et de l'ouïe en reçoivent leur modification — pures, pour autant que leur signification n'est déterminée en rien par ce qui appartient aux sensations. Les mots, en tant qu'objets indéterminés de l'intuition empirique, se nomment selon le texte fondamental de la raison pure, des *phénomènes esthétiques* (1). Par conséquent, selon l'éternelle rengaine de l'antithétique parallélisme, les mots en tant qu'objets indéterminés de notions empiriques, sont des *phénomènes* critiques, des fantômes de mots, des non-mots, des impossibilités de mots et ne deviennent que par l'institution de l'usage des objets déterminés de la raison. Cette signification et sa détermination précèdent au vu et au su de tout un chacun, du lien d'un signe, il est vrai, arbitraire et indifférent *a priori*, mais nécessaire et indispensable *a posteriori*, avec l'intuition de l'objet lui-même et, par ce lien répété, la notion à la faveur du signe comme à la faveur de l'intuition elle-même se voit communiquée, imprégnée et incorporée à l'entendement.

Est-il dès lors possible, demande l'idéalisme d'une part, est-il possible de trouver dans la pure et simple intuition d'un mot la notion de celui-ci ? Est-il possible d'extraire de la *matière* du mot raison, de ces six lettres ou de ces deux syllabes, est-il possible d'extraire de la *forme* qui détermine l'ordre de ces caractères et de ces syllabes, de ces consonnes et de ces voyelles, est-il possible d'en tirer quelque chose de la notion du mot raison ? Ici la Critique a une réponse toute prête dans les deux plats de sa balance. Il est vrai qu'il existe dans quelques langues plus ou moins de mots dont on pourra créer des logogryphes, des *charades* « welsches » et de plaisants rébus par l'analyse des caractères ou des syllabes dans de nouvelles formes. Mais alors on se trouve devant de nouvelles intuitions et de nouveaux phénomènes de mots qui coïncident aussi peu avec la notion du mot donné que les différentes intuitions elles-mêmes.

(1) Cf. Kant, *Esthétique transcendantale*, p. 48-49, éd. Reclam.

Est-il par ailleurs possible, demande l'idéalisme, de trouver dans l'entendement l'intuition empirique d'un mot ? Est-il possible de trouver dans la notion de la raison la matière de son nom, c'est-à-dire les huit caractères ou les deux syllabes du mot Vernunft (raison en allemand) ou dans n'importe quelle autre langue ? Ici l'un des deux 'plateaux de la balance de la Critique indique un *non* décisif ! Mais ne serait-il pas au moins possible de déduire de la notion de la raison la *forme* de son intuition empirique dans le mot Vernunft, à la faveur de laquelle l'une des deux syllabes se trouve *a priori*, l'autre *a posteriori* ; ou bien de percevoir les huit caractères groupés selon une relation déterminée ? Ici, l'Homère de la raison pure pousse un ronflement affirmatif aussi sonore que le *oui* de Hans et Grethe devant l'autel, probablement parce que dans son rêve, il vient de découvrir comme déjà inventé le *caractère universel d'une langue philosophique* qu'il avait vainement cherché jusque là.

Dès lors la dernière possibilité de puiser la force d'une intuition empirique sans objet ni signe dans la pure et vide propriété de notre affectivité intime et extérieure constitue la *demande d'un point fixe* et le *premier mensonge*, la pierre angulaire de l'idéalisme critique comme de toute l'architecture aérienne de la raison pure. Les matériaux donnés ou saisis appartiennent aux forêts catégoriales et idéales, au magasin des provisions péripatéticiennes et académiques. L'analyse n'est rien de plus que la coupe à la mode, de même que la synthèse la couture superfétatoire d'un tailleur de corporation. Ce que la philosophie transcendantale métagabolise, moi, pour en faciliter la compréhension au lecteur non averti, je l'ai interprété selon le *sacrement du langage*, la lettre de ses éléments, l'esprit de son institution ; libre à chacun de faire du poing serré une main largement ouverte.

Peut-être un semblable idéalisme forme-t-il tout le mur de séparation entre le judaïsme et le paganisme. *Le Juif avait la parole et le signe, le païen la raison et la sagesse.*

(Traduit de Vallemant par Pierre KLOSSOWSKI).